

CHAPITRE VIII

Personne n'arrêta Ursus, personne ne lui demanda ce qu'il faisait là. Les convives qui n'étaient pas encore sous la table avaient déserté leurs places ; aussi les serviteurs, en voyant l'une des invitées aux bras du géant, avaient-ils songé à quelque esclave emportant sa maîtresse prise de vin. D'ailleurs, la présence d'Acté auprès d'eux avait écarté tout soupçon.

Ils passèrent ainsi du triclinium à une salle contiguë, puis, de là, dans une galerie qui menait chez Acté.

Lygie était si faible qu'elle gisait sur les bras d'Ursus comme une morte. Néanmoins, à la fraîcheur de la brise matinale, elle rouvrit les yeux. Peu à peu croissait la clarté du jour. Ils suivirent la colonnade et tournèrent vers un portique latéral donnant, non sur la cour, mais sur les jardins, où déjà les flèches des pins et des cyprès se rosaient d'aurore. Cette partie du palais était déserte ; la musique et les bruits du festin y parvenaient à peine. Lygie se crut arrachée aux enfers et transportée au jour du bon Dieu. Ainsi, il y avait autre chose au monde que cet abject triclinium : il y avait le ciel, l'aurore, la lumière et le calme. Soudain, des sanglots secouèrent la jeune fille, qui se serra contre l'épaule du géant, en répétant à travers ses larmes :

« À la maison, Ursus ! À la maison ! Chez les Aulus !...

– Partons ! » fit Ursus.

Ils avaient atteint le petit atrium des appartements d'Acté. Ursus ayant déposé Lygie sur un banc de marbre, à l'écart de la fontaine, la jeune femme s'efforça de l'exhorter au calme et au repos, lui affirmant qu'elle n'avait à redouter aucun danger, les convives devant dormir jusqu'au soir. Lygie mit longtemps à se calmer. Se comprimant les tempes avec ses mains, elle répétait comme un enfant :

« À la maison ! Chez les Aulus !... »

Ursus était prêt. Aux portes, il est vrai, veillaient des prétoriens, mais cela ne pouvait les empêcher de s'en aller, les soldats n'arrêtant pas ceux qui partaient. Devant l'arc de l'entrée fourmillaient les litières, et bientôt les invités allaient sortir en masse. On n'arrêterait personne. Ils se mêleraient à la foule et iraient droit à la maison. Et puis, quoi ? Sa reine ordonnait, il n'avait qu'à obéir. Il était là pour cela.

Lygie répétait :

« Oui, Ursus, allons-nous-en. »

Mais Acté comprit qu'elle devait avoir de la raison pour eux deux. Sortir, oui ! Personne n'empêcherait leur départ. Mais s'enfuir de la maison de César était chose défendue, tenue pour crime de lèse-majesté. Ils s'en iraient ; et, dès le soir, un centurion escorté de ses soldats apporterait la sentence de mort à Aulus, à Pomponia Græcina, et ramènerait Lygie au palais. Alors, plus rien ne la sauverait. Si les Aulus la recevaient, leur mort était certaine.

Lygie en fut au désespoir : aucune issue. Il lui fallait choisir entre la perte des Plautius et la sienne. En allant au festin, elle avait eu l'espoir que Pétrone et Vinicius intercédèrent pour elle et la rendraient à Pomponia. À présent, elle savait que c'étaient eux-mêmes qui avaient persuadé César de la reprendre aux Aulus. Aucune issue. Un miracle pouvait seul la tirer de cet abîme, un miracle et la toute-puissance divine.

« Acté, gémit-elle avec désespoir, as-tu entendu ce qu'a dit Vinicius, que César m'a donnée à lui et que ce soir il m'enverra chercher par ses esclaves pour me prendre dans sa maison ?

– J'ai entendu », fit Acté.

Elle écarta ses bras en signe d'impuissance et demeura silencieuse. Le désespoir qui étreignait la voix de Lygie n'éveillait pas d'écho dans son cœur. Elle-même n'avait-elle pas été la maîtresse de Néron ? Bien que foncièrement bonne, elle n'en était pas moins incapable de sentir la honte d'une telle liaison. Naguère esclave, elle ne pouvait se défaire de la coutume d'esclavage. Et puis, elle aimait toujours Néron. Qu'il daignât revenir à elle, et elle tendrait les bras vers ce bonheur. Elle voyait bien maintenant que Lygie devait devenir la maîtresse de ce jeune et beau Vinicius, ou bien se vouer elle-même, avec la famille qui l'avait élevée, à

une perte certaine. Acté ne pouvait donc comprendre les hésitations de la jeune fille.

« Dans la maison de César, dit-elle, tu ne serais pas plus en sûreté que dans celle de Vinicius. »

Elle ne songeait nullement qu'en dépit de leur exactitude, ses paroles voulaient dire : « Résigne-toi à ton sort et sois la concubine de Vinicius. » Mais Lygie, qui sentait encore sur ses lèvres les baisers brûlants et pleins d'un bestial désir, devint pourpre de honte.

« Jamais ! s'écria-t-elle avec indignation. Je ne resterai ni ici ni chez Vinicius, jamais ! »

Sa surexcitation étonna Acté.

« Tu hais donc tant Vinicius ? » demanda-t-elle.

Mais une nouvelle explosion de sanglots secoua Lygie, qui ne put répondre. Acté l'attira contre sa poitrine et s'efforça de l'apaiser. Ursus haletait lourdement et crispait ses formidables poings : avec son amour de chien fidèle, il ne pouvait se résigner à voir sa reine en pleurs. Dans son cœur de Lygien à demi sauvage grondait le désir de retourner au triclinium pour y étrangler Vinicius, et au besoin César. Il hésitait pourtant à en faire part à sa maîtresse : cette action, si simple en apparence, conviendrait-elle à un adepte de l'Agneau crucifié ?

Acté, après avoir un peu calmé Lygie, lui répéta sa question :

« Alors, tu le hais donc bien ? »

– Non, répondit Lygie, il m'est défendu de haïr, je suis chrétienne.

– Je sais, Lygie ; je sais aussi, par les lettres de Paul de Tarse, que vous devez ne pas vous soumettre au déshonneur, et craindre le péché plus que la mort. Mais, dis-moi, ta doctrine permet-elle de causer la mort d'autrui ?

– Non.

– Alors, comment oserais-tu attirer la colère de César sur la maison des Aulus ? »

Un silence se fit. Le gouffre béant s'ouvrait de nouveau devant Lygie.

La jeune affranchie reprit :

« Je te pose cette question parce que j'ai pitié de toi, de la bonne Pomponia, d'Aulus et de leur enfant. Depuis longtemps

j'habite cette maison, et je sais ce que vaut la colère de César. Non ! vous ne pouvez vous enfuir d'ici. Un seul moyen te reste : supplie Vinicius de te rendre à Pomponia. »

Mais Lygie tomba à genoux, afin d'adresser une prière à quelqu'un d'autre. Ursus l'imita, et tous deux, à la lueur de l'aube, priaient dans la maison de César.

Pour la première fois, Acté assistait à une telle invocation, et elle ne pouvait détacher ses regards de Lygie qui, tournée de profil, la tête et les mains levées, implorait le ciel, comme si elle n'eût attendu le salut que de là. Les rayons de l'aurore caressaient ses cheveux sombres, son péplum blanc, et se reflétaient dans ses yeux ; toute en clarté, elle semblait clarté elle-même. Son visage pâli, ses lèvres mi-closes, ses mains tendues vers le ciel, ses yeux, révélaient une exaltation supra-terrestre. Acté comprit alors pourquoi Lygie ne pouvait devenir une concubine. Devant l'ancienne maîtresse de Néron un voile s'entrouvrit sur un monde absolument différent de celui qui lui était familier. Une telle prière, dans ce palais du crime et de l'infamie, la stupéfiait. L'instant d'avant, elle était persuadée qu'il n'existait pour Lygie aucune issue ; à présent, elle commençait à croire à une intervention surnaturelle, à une aide formidable devant laquelle César lui-même serait impuissant, ou bien que descendraient du ciel pour porter secours à la jeune fille des cohortes ailées, ou encore que le soleil lui ferait un lit de rayons et l'attirerait à lui. Déjà, elle avait entendu parler des nombreux miracles qui s'accomplissaient parmi les chrétiens, et, malgré elle, elle les tenait pour vrais en voyant Lygie prier de cette façon.

Enfin, celle-ci se releva, le visage illuminé d'espoir. Ursus se releva de même et alla s'asseoir sur ses talons, près du banc, regardant sa maîtresse et attendant qu'elle parlât.

Les yeux de Lygie se voilèrent, et deux grosses larmes roulèrent lentement sur ses joues.

« Dieu bénisse Pomponia et Aulus ! dit-elle. Je n'ai pas le droit de causer leur perte ; ainsi, plus jamais je ne les reverrai. »

Puis, se tournant vers Ursus, elle dit qu'il était seul à lui rester en ce monde et qu'il devait lui tenir lieu de père et de protecteur. Ils ne pouvaient chercher un refuge chez les Aulus, sous peine d'attirer sur eux la colère de César ; mais ils ne pouvaient davantage

rester chez César, ni chez Vinicius. Ursus la prendrait, la mènerait hors de la ville, la cacherait quelque part où ne la découvriraient ni Vinicius ni ses gens. Elle le suivrait partout, même au-delà des mers, au-delà des morts, jusque chez les Barbares, où jamais n'aurait retenti le nom romain, ni pénétré la puissance de César.

Ainsi, Ursus la sauverait, car nul ne lui restait que lui.

Le Lygien était prêt. En signe d'obéissance, il lui entoura les genoux de ses bras. Mais le visage d'Acté, qui s'était attendue à un miracle, exprima la désillusion. Ainsi, la prière n'avait pas d'autre effet ? S'enfuir de la maison de César, c'était commettre un crime de lèse-majesté qui serait châtié ; et, même si la jeune fille parvenait à se cacher, César s'en vengerait sur les Aulus. Si elle voulait fuir, mieux valait le faire de chez Vinicius. De cette façon, César, qui n'aimait pas à s'immiscer dans les affaires des autres, se refuserait peut-être à aider les recherches de Vinicius. En tout cas elle ne pourrait plus être accusée de lèse-majesté.

Lygie avait déjà eu cette pensée. Les Aulus ne sauraient pas où elle se trouverait, même Pomponia... Elle s'enfuirait, non de chez Vinicius, mais pendant le trajet. Sous l'influence de l'ivresse, il lui avait dit que, le soir, il l'enverrait chercher par ses esclaves. Ce devait être vrai, car, à jeun, il ne se fût point trahi ainsi. Sans doute que, seul ou avec Pétrone, il s'était entretenu avec César avant le festin, et qu'il avait obtenu de lui la promesse de la lui livrer dans la soirée du lendemain. Mais Ursus la sauverait. Il viendrait, l'enlèverait de la litière comme il l'avait enlevée du triclinium, et ils s'en iraient à l'aventure. Personne ne pouvait tenir tête à Ursus ; le terrible lutteur du triclinium lui-même était incapable de lui résister. Mais, comme il était probable que Vinicius aurait l'idée de la faire escorter par ses esclaves, Ursus allait se rendre sur-le-champ chez l'évêque Linus, pour lui demander conseil et assistance. L'évêque aurait pitié d'elle, ne l'abandonnerait pas à Vinicius, et il ordonnerait aux chrétiens d'aider Ursus à la délivrer. Celui-ci trouverait ensuite le moyen de la faire sortir de la ville et de la soustraire à la puissance romaine.

Le visage de Lygie devint rose et souriant. Elle reprit courage, comme si son espoir de salut était déjà une réalité. Se jetant au cou d'Acté, elle lui appliqua sur la joue ses lèvres exquises en balbutiant :

« Tu ne nous trahiras pas, Acté ? N'est-ce pas ? »

– Sur l’ombre de ma mère, répondit l’affranchit, je te jure de ne pas vous trahir ! Prie ton Dieu qu’Ursus trouve le moyen de te délivrer. »

Les yeux du géant, bleus et naïfs comme ceux d’un enfant, rayonnaient de bonheur. Il ne trouvait rien, bien qu’il torturât sa pauvre tête. Cependant, il saurait bien accomplir une chose aussi simple. Le jour, la nuit, qu’importe ? Il irait trouver l’évêque, qui sait lire au ciel ce qu’il faut faire et ce qu’il ne faut pas faire. Il est vrai que même sans lui, il pourrait bien rassembler les chrétiens. Il connaissait assez de gens : des esclaves, des gladiateurs, des hommes libres, à Suburre et de l’autre côté des ponts. Il en pourrait réunir un millier, et même deux ; il enlèverait sa reine et saurait bien lui faire quitter la ville, ainsi que la guider dans le voyage. Il irait jusqu’au bout du monde, ou dans son pays, là où jamais personne n’a même entendu parler de Rome.

Il regardait fixement devant lui, comme s’il eût évoqué des choses d’un temps infiniment lointain. Et il murmurait :

« Vers nos forêts... Ah ! ces forêts, ces forêts... »

Mais il secoua ses visions.

Il irait donc sans tarder chez l’évêque ; le soir venu, il se posterait, avec cent hommes ; à l’affût de la litière. Et non seulement des esclaves, mais même des prétoriens pouvaient faire escorte ! Il ne conseillait à aucun homme de se risquer sous ses poings, fût-il cuirassé de fer ! Le fer n’est pas déjà si résistant. En frappant bien sur du fer, la tête qu’il recouvre n’est guère en sûreté.

Mais Lygie, avec une gravité enfantine, sentencieusement leva un doigt et dit :

« Ursus ! “Tu ne tueras point.” »

Le Lygien passa derrière sa tête son bras semblable à une massue et, tout en se frottant la nuque avec perplexité, il se mit à grommeler qu’il fallait pourtant bien qu’il la reprît, elle, « sa clarté »... N’avait-elle pas dit elle-même que son tour à lui était venu... Il s’efforcerait, autant que possible, de... Mais si, involontairement ?... Il fallait pourtant qu’il la reprît ! Enfin, s’il arrivait malheur, il ferait tant pénitence, il implorerait tellement l’innocent Agneau, que l’Agneau crucifié aurait pitié de lui, pauvre homme... Il ne voudrait pas offenser l’Agneau ! Seulement il avait la main lourde...

L'expression de son visage s'adoucit, et, pour cacher son émotion, il salua sa reine et dit :

« Je m'en vais donc chez le saint évêque. »

Acté noua ses bras autour du cou de Lygie et fondit en larmes... Une fois encore, elle avait compris qu'il était un monde où même la souffrance était plus féconde en bonheur que tous ces excès et ces voluptés dans la maison de César. Une fois encore, pour elle, s'était entrebâillée une porte sur la lumière. Mais, en même temps, elle se sentait indigne d'en franchir le seuil.

CHAPITRE IX

Lygie regrettait Pomponia Græcina, qu'elle aimait de toute son âme, elle regrettait toute la maison d'Aulus ; pourtant, son désespoir s'était apaisé. Elle éprouvait même une douce satisfaction à la pensée qu'elle allait sacrifier à sa Vérité le bien-être, pour se condamner à une vie errante et incertaine. Peut-être y avait-il là aussi quelque enfantine curiosité de cette existence dans des régions lointaines, parmi les Barbares et les fauves, mais plus encore la foi profonde qu'en agissant ainsi elle accomplissait le commandement du Divin Maître, qui veillerait désormais sur elle, son enfant soumise et dévouée. En ce cas quel mal pouvait-il en résulter pour elle ? Si des souffrances l'assaillaient, elle les supporterait en Son nom. Si la mort l'emportait brusquement, il la prendrait auprès de Lui et un jour, quand mourrait Pomponia, elles seraient réunies pour l'éternité. Souvent, chez les Aulus, elle avait ressassé dans son cerveau d'enfant la pensée que, chrétienne, elle ne pouvait rien sacrifier pour ce Crucifié, au souvenir de qui Ursus lui-même s'attendrissait tant. Et voici que le moment était venu ; Lygie se sentait presque heureuse, et elle se mit à entretenir Acté de ce bonheur. Mais la jeune Grecque ne pouvait la comprendre : tout abandonner, la maison, le confort, la ville, les jardins, les temples, les portiques, tout ce qui est beau, quitter ce pays ensoleillé, ses proches, et pourquoi ? Pour fuir l'amour d'un jeune et beau patricien ?... La raison d'Acté se refusait à admettre une telle action. Par instants, il est vrai, elle sentait la justesse de cette décision, qui peut-être même recélait un bonheur inconnu, infini ; mais elle pouvait d'autant moins la comprendre que Lygie s'exposait à une périlleuse aventure, où sa vie même pouvait être menacée. Par nature, Acté était timorée. Elle songeait avec ter-

reur à ce que pouvait amener cette soirée. Cependant, elle ne voulait pas faire part de ses craintes à Lygie.

Voyant que, pendant ce temps, le jour s'était levé, et que le soleil avait pénétré dans l'atrium, Acté engagea Lygie à prendre, après cette nuit d'insomnie, un repos nécessaire. Lygie y consentit, et toutes deux gagnèrent le *cubiculum*, luxueusement aménagé, par égard pour les anciennes relations de la jeune Grecque avec César. Elles se couchèrent côte à côte ; mais, malgré la fatigue, Acté ne put s'endormir. Il y avait longtemps déjà qu'elle se sentait triste et malheureuse ; aujourd'hui s'y mêlait une certaine inquiétude que jamais encore elle n'avait ressentie. Jusqu'ici, la vie lui avait paru écrasante et sans lendemain, aujourd'hui, tout à coup, elle lui apparaissait vile.

Sa conscience se troublait de plus en plus. Tour à tour, la porte donnant accès à la lumière s'entrouvrait et se refermait ; et quand elle s'ouvrait, elle était éblouie par la lumière sans pouvoir rien discerner. Pourtant, elle devinait que ce rayonnement celait quelque immense félicité, auprès de laquelle s'effaçaient à tel point les autres, qu'en admettant que César revînt à elle, après avoir exilé Poppée, cela même ne serait en comparaison que peu de chose. Et aussi, elle songea que César lui-même, bien qu'elle l'aimât et, involontairement, le tînt pour une sorte de demi-dieu, était chose aussi pitoyable que le premier esclave venu, et que ce palais aux colonnades de marbre de Numidie ne valait pas mieux qu'un simple tas de pierres. Tous ces sentiments, qu'elle ne pouvait démêler, en vinrent à la tourmenter. Elle eût voulu s'endormir, mais son inquiétude était telle qu'elle ne pouvait fermer les yeux.

Jugeant que Lygie, sur qui pesait une incertitude lourde de menaces, ne pouvait davantage dormir, Acté se tourna vers elle pour l'entretenir du projet de sa fuite. Mais la jeune fille sommeillait, paisible. Dans le *cubiculum* obscur, à travers les rideaux mal tirés, filtraient quelques rayons, dans le sillon desquels se jouait une poussière dorée. Dans cette demi-lueur, Acté pouvait distinguer le tendre visage de Lygie, posé sur son bras nu, ses yeux clos, ses lèvres légèrement empourprées. Son souffle avait la régularité que seul donne le sommeil.

« Elle dort, elle peut dormir ! se dit Acté. C'est encore une enfant. »

Néanmoins, un instant après, elle songea que cette enfant aimait mieux fuir que devenir la maîtresse de Vinicius, préférerait la misère à la honte, la vie errante à la splendide maison des Carines, aux parures, aux bijoux, aux festins, aux mélodies des cithares et des luths.

« Pourquoi ? »

Acté observait la dormeuse, comme pour lire la réponse sur son visage ensommeillé. Et quand elle eut contemplé son front pur, l'arc fin de ses sourcils, ses cils sombres, sa bouche entrouverte, sa poitrine virginale soulevée en un rythme paisible, elle songea :

« Combien elle diffère de moi ! »

Lygie lui semblait une merveille, une apparition divine, un rêve de Dieu, et cent fois plus belle que toutes les fleurs du jardin de César, que tous les chefs-d'œuvre de son palais.

Mais, dans le cœur de la Grecque il n'y avait pas de place pour l'envie. Au contraire, à la pensée des dangers qui menaçaient la jeune fille, elle fut prise d'une pitié profonde. Une sorte de sentiment maternel s'éveilla en elle. Lygie ne lui parut pas seulement belle comme un songe délicieux, mais aussi infiniment chère à son cœur, et, approchant ses lèvres de la sombre chevelure de Lygie, elle la couvrit de baisers.

Lygie dormait aussi paisiblement qu'elle l'eût fait à la maison, sous la garde de Pomponia Græcina. Et elle dormit longtemps. L'heure de midi était déjà passée, quand elle rouvrit ses yeux bleus : elle promena dans le *cubiculum* un regard étonné.

Visiblement, elle parut surprise de ne pas se trouver chez les Aulus.

« Est-ce toi, Acté ? demanda-t-elle enfin, en distinguant dans l'ombre le visage de la jeune femme.

– C'est moi, Lygie.

– Est-ce le soir déjà ?

– Non, mon enfant, mais il est plus de midi.

– Et Ursus est-il de retour ?

– Ursus n'a pas promis qu'il reviendrait ; il a dit qu'avec les chrétiens il guetterait ce soir la litière.

– C'est vrai. »

Elles quittèrent le *cubiculum*, et Acté mena Lygie prendre un bain. Ensuite, après avoir déjeuné, elles se rendirent dans les jar-

dins du palais, où aucune rencontre n'était à craindre, car César et ses familiers dormaient encore. Lygie voyait pour la première fois ces magnifiques jardins plantés de cyprès, de pins, de chênes, d'oliviers et de myrtes, où s'érigeait tout un peuple de blanches statues, scintillait le miroir immobile des étangs, fleurissaient des bosquets de rosiers arrosés par la poussière des jets d'eau ; l'entrée des grottes pittoresques était masquée par du lierre et de la vigne ; sur les eaux voguaient des cygnes argentés ; parmi les statues et les arbres erraient des gazelles, ramenées des déserts africains, et des oiseaux au plumage éclatant, rapportés de tous les points du monde connu alors.

Les jardins semblaient déserts. Ça et là, quelques esclaves bêchaient en fredonnant ; d'autres, autorisés à se reposer, étaient assis au bord des étangs, sous l'ombrage des chênes, dans le miroitement des rayons qui transperçaient le feuillage ; d'autres enfin arrosaient les roses et les fleurs mauve pâle des safrans.

Les deux amies se promenèrent longuement, admirant les diverses merveilles des jardins ; et, bien que Lygie fût absorbée par d'autres pensées, elle avait conservé trop d'impressionnabilité juvénile pour ne pas s'intéresser et s'étonner à ce spectacle. Elle songeait même que si César eût été bon, il eût pu vivre heureux dans un tel palais et de pareils jardins.

Un peu fatiguées, elles s'assirent enfin sur un banc presque noyé dans la verdure des cyprès et se mirent à parler de ce qui étreignait le plus leur cœur, c'est-à-dire de la fuite de Lygie le soir même.

Acté était bien moins certaine que sa compagne du succès de l'entreprise. Parfois même il lui semblait que c'était là un projet insensé. Aussi, sa compassion pour Lygie ne faisait que s'en accroître. Elle songeait maintenant qu'il eût été cent fois plus sûr d'essayer de fléchir Vinicius.

De nouveau, elle questionna Lygie pour savoir si elle connaissait depuis longtemps Vinicius et si elle ne croyait pas pouvoir le décider à la rendre à Pomponia.

Mais Lygie secoua tristement sa mignonne tête aux cheveux sombres.

« Non. Dans la maison des Aulus, Vinicius était tout autre ; il était très bon. Mais, depuis le festin d'hier, j'ai peur de lui et je préfère m'en aller chez les Lygiens. »

Acté continua à l'interroger :

« Pourtant, chez Aulus, il te plaisait ?

– Oui, répondit Lygie en baissant la tête.

– Tu n'es pas une esclave ainsi que je fus moi-même, dit Acté comme songeant tout haut. Vinicius aurait donc pu t'épouser. Tu es une otage, et fille du roi des Lygiens. Les Aulus t'aiment comme leur enfant et je suis persuadée qu'ils t'adopteraient. Vinicius pourrait t'épouser, Lygie. »

Mais elle répondit à voix basse et plus tristement encore :

« J'aime mieux fuir chez les Lygiens.

– Veux-tu que j'aille sur-le-champ chez Vinicius, que je le réveille, s'il dort encore, pour lui dire ce que je te dis en ce moment ? Oui, ma chérie, j'irai chez lui et je lui dirai : “Vinicius, elle est fille de roi, l'enfant chérie de l'illustre Aulus ; si tu l'aimes, rends-la aux Aulus, et ensuite, va la chercher chez eux pour en faire ta femme.” »

La jeune fille répondit d'une voix si sourde qu'Acté l'entendit à peine :

« J'irai chez les Lygiens... »

Et deux larmes perlèrent sur ses cils abaissés.

Un faible bruit de pas interrompit leur entretien, et, avant qu'Acté eût pu voir qui s'approchait, apparut devant le banc Sabina Poppæa, suivie de quelques esclaves. Deux d'entre elles tenaient au-dessus de sa tête des écrans de plumes d'autruche, fichés au bout de roseaux dorés ; elles l'en éventaient et en même temps la garantissaient contre le soleil d'automne. Devant elle, une Éthiopienne, noire comme de l'ébène, les seins raides, comme gonflés de lait, portait sur ses bras un enfant dans un maillot de pourpre frangé d'or.

Acté et Lygie se levèrent, espérant néanmoins que Poppée passerait devant leur banc sans les remarquer ; mais elle s'arrêta et dit :

« Acté, les clochettes que tu as cousues sur l'*icuncula*¹ tenaient mal ; l'enfant en a arraché une et l'a portée à ses lèvres ; par bonheur, Lilith l'a vu à temps.

1. Figurine. (N.D.E.)

– Pardonne-moi, divine », fit Acté, les mains croisées sur sa poitrine et la tête baissée.

Poppée considéra Lygie et demanda :

« Qu'est-ce que cette esclave ?

– Ce n'est pas une esclave, divine Augusta : c'est l'enfant adoptive de Pomponia Græcina et la fille du roi des Lygiens, qui l'a donnée en otage à Rome.

– Elle est venue te faire visite ?

– Non, Augusta. Depuis avant-hier elle habite au palais.

– Elle a assisté hier au festin ?

– Elle y a assisté, Augusta.

– Par ordre de qui ?

– Par ordre de César. »

Poppée examina plus attentivement Lygie, qui demeurait devant elle, la tête inclinée, et tantôt, mue par la curiosité, relevait ses yeux limpides, tantôt les abaissait. Alors une ride se creusa entre les sourcils de l'Augusta. Jalouse de sa beauté et de sa suprématie, elle vivait dans une perpétuelle angoisse de se voir supplanter et perdre par quelque rivale heureuse, comme elle-même avait supplanté et perdu Octavie. Aussi, toute jolie femme qui paraissait à la cour provoquait-elle sa défiance. D'un coup d'œil expert, elle avait jugé combien étaient parfaites les formes de Lygie et apprécié chacun des traits de son visage. Et elle eut peur. « C'est une nymphe, tout simplement, se dit-elle. Vénus lui a donné le jour. » Soudain, une pensée lui vint, que jamais n'avait suggérée à son esprit la beauté d'aucune autre femme : « Je suis bien plus âgée. » L'amour-propre et la crainte s'éveillèrent en elle : « Peut-être que Néron ne l'a pas encore remarquée. Mais qu'arriverait-il s'il la voyait en plein jour, si merveilleuse à la clarté du soleil ?... Et puis, ce n'est pas une esclave : c'est une fille de roi, bien que d'origine barbare, mais fille de roi quand même !... Dieux immortels ! elle est aussi belle que moi, et plus jeune ! » Et la ride se creusa plus profondément encore entre les sourcils de Poppée, tandis que, sous leurs cils dorés, ses yeux s'allumaient d'un froid éclair.

Se tournant vers Lygie, elle lui demanda avec un calme apparent.

« Tu as parlé à César ?

– Non, Augusta.

– Pourquoi préfères-tu être ici que chez les Aulus ?

– Je ne préfère pas, *Domina*. Pétrone a poussé César à me reprendre à Pomponia. Je suis ici contre mon gré, ô *Domina* !...

– Et ton désir est de retourner auprès de Pomponia ? »

À cette question, posée d'une voix plus douce et plus bienveillante, Lygie eut une lueur d'espoir.

« *Domina*, dit-elle, les mains tendues, César m'a promise, comme une esclave, à Vinicius. Mais tu intercédieras pour moi et tu me rendras à Pomponia.

– Ainsi, Pétrone a poussé César à te reprendre à Aulus pour te livrer à Vinicius ?

– Oui, *Domina*. Vinicius a dit qu'il m'enverrait chercher aujourd'hui même. Mais toi, magnanime, tu auras pitié de moi. »

Ce disant, elle se baissa, saisit le bord de la robe de Poppée et, le cœur palpitant, attendit. Poppée la regarda quelques instants avec un sourire mauvais et dit :

« Alors, je te promets qu'aujourd'hui même tu seras l'esclave de Vinicius. »

Sur ces mots, elle s'éloigna, comme une vision splendide, mais fatale. Aux oreilles de Lygie et d'Acté parvinrent les cris de l'enfant qui, sans qu'on sût pourquoi, s'était mis à pleurer. Les yeux de Lygie étaient pleins de larmes. Elle prit la main d'Acté et lui dit :

« Rentrons. Il ne faut espérer d'assistance que d'où elle peut venir. »

Elles se rendirent dans l'atrium, qu'elles ne quittèrent plus jusqu'au soir. Lorsqu'il fit sombre et que les esclaves apportèrent des lampadaires à quatre branches et à haute flamme, toutes deux apparurent très pâles. La conversation s'interrompait à tout moment et elles prêtaient l'oreille au moindre bruit. Lygie ne cessait de répéter que, pour si pénible qu'il lui fût de se séparer d'Acté, elle préférerait cependant voir tout se terminer ce soir-là ; car, certainement, Ursus l'attendait déjà dans l'obscurité. Néanmoins, l'émotion rendait son souffle précipité et haletant, Acté rassemblait fiévreusement tous les bijoux qu'elle pouvait trouver, et les nouant dans un pan du péplum de Lygie, l'adjurait de ne pas refuser ce don qui lui serait utile dans sa fuite. Par instants planait un morne silence, mais il leur semblait entendre murmurer derrière

le rideau, ou les pleurs lointains d'un enfant, ou l'aboïement des chiens.

Soudain, la portière de l'antichambre s'écarta sans bruit, et dans l'atrium apparut, tel un spectre, un homme de haute taille, au visage bronzé et grêlé. Lygie l'avait vu chez Pomponia et le reconnut aussitôt : c'était Atacin, un affranchi de Vinicius. Acté poussa un cri ; mais Atacin s'inclina très bas et dit :

« Salut à la divine Lygie, de la part de Marcus Vinicius qui l'attend pour le festin, dans sa maison ornée de verdure. »

Les lèvres de la jeune fille blêmirent davantage encore :

« J'y vais », dit-elle.

Et Lygie, pour faire ses adieux à Acté, lui noua ses deux bras autour du cou.